rirent de pitié devant cette ignorance ; tel était cependant l'état des études classiques il y a un demi siècle. Les professeurs pourtant étaient des hommes de talent et bien doués, c'étaient : MM. F. Dessaulniers, Pelletier, Harkin, Routhier, Nadeau, etc., mais on n'allait pas plus loin alors en fait de sciences.

Forcé me fut donc de renoncer à mes travaux scientifiques.

Ce ne fut que dix ans plus tard lorsque j'étais curé, que je pus me procurer les livres nécessaires pour reprendre l'étude des plantes. L'université Laval avait eu alors son origine, en compagnie de l'abbé Brunet, son professeur de botanique, je parcourus les diverses parties de la province pour me former un herbier aussi complet que possible, je poussai même mes investigations dans Ontario et jusqu'au Michigan, l'Indiana et l'Illinois. Plus tard quelques mois de séjour en Géorgie et une excursion en Floride, me permirent de faire connaissance avec une foule de productions naturelles inconnues à nos climats ; car je dois ajouter que j'avais alors joint à la botanique l'Entomologie, et quelques connaissances sur l'histoire naturelle en général.

Un désir insatiable s'empara alors de moi, pour connaître davantage les riches trésors que la nature réserve aux climats tropicaux. Je visitai l'Europe, je passai même en Afrique et en Asie, mais ce n'était qu'un passage précipité, d'ailleurs ce n'est pas dans les déserts de l'Égypte ni dans les monts dénudés de la Judée et de la Syrie que le naturaliste va chercher les productions tropicales. J'avais acquis beaucoup dans ces voyages, j'avais pu reconnaître *de visu* une foule d'objets que je n'avais connus jusque là que dans les auteurs. Mes désirs n'étaient pas satisfaits.

C'est la nature grandiose de la zone tropicale de notre riche Amérique que je désirais voir. C'est la terre des palmiers, des lianes, des ananas ; ce sont ces forêts si épaisses de productions diverses que les rayons même d'un soleil vertical ne peuvent pénétrer que je voulais étudier, ce sol aux insectes dorés, ces